L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 75, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS,

VENDREDI MATIN, 12 JUILLET.

FEUILLETON.

JULIA DE TRECŒUR.

PAR OCTAVE FEUILLET.

I

Tous ceux qui, comme nous, ont connu Raoul de Trécœur dans sa première jeunesse, le croyaient destiné à une grande renommée. Il avait reçu des dons très-remarquables, il resta de lui deux ou trois esquisses et quelques centaines de vers qui promettaient un maître; mais il était fort riche et avait été fort mal élevé; il tourna vite au dilettantisme. Parfaitement étranger, comme la plupart des hommes de sa génération, au sentiment du devoir, il se laissa emporter à toutes pentes par ses instincts, qui étaient heureusement pour les autres, plus vifs que violents. Aussi, le plaignit-on médiocrement quand il mourut en pleine jeunesse pour avoir aimé sans discrétion tout ce qui lui était agréable. La pauvre veuve disait-on, n'avait fait de mal qu'à lui, ce qui d'ailleurs n'était pas exact.

Trécœur avait épousé à vingt-cinq ans sa cousine Clotilde-Andrée de l'ers, honnête et gracieuse personne qui n'avait d'une mondaine que les élégances. Madame de Trécœur avait vécu avec son mari dans une région de tempêtes malsaines où elle se sentait dépaysée et comme dégraidée. Elle tourmentait de ses remords presque autant que de ses fautes. Il la regardait avec raison comme un sage et pleurait à ses pieds quand il l'avait trahie, se déclarant indigne d'elle, d'être victime de son tempérament et d'avoir vécu pour dans un siècle sans croyances. Il recommençait jour de se tuer dans le bonheur de sa femme, si, elle, se lui pardonnait; elle lui pardonna naturellement. Toute cette partie dramatique troublait Clotilde dans sa vie résignée. Elle eût préféré un bonheur plus tranquille et sans phrases.

Toutes les amis de son mari avaient été amoureux d'elle et avaient fondé de grandes espérances sur son abandon; mais les maris infidèles ne font pas toujours de femmes complaisantes. C'est même souvent le contraire, tant ce pauvre monde est peu soumis aux lois de la logique. Bref, Madame de Trécœur, après la mort de son mari, demeura sur la rive, épuisée et brisée, mais sans tache.

De cette triste union était née une fille nommée Julia, que son père, malgré toutes les résistances de Clotilde, avait sacrée à outrance. On connaissait l'idolâtrie de Trécœur pour sa fille, et le monde avec la mollesse de jugement habituelle, lui pardonnait volontiers sa vie scandaleuse en faveur de ce mérite, qui n'en était pas toujours un. Il n'est pas très-difficile en effet d'aimer ses enfants: il suffit de n'être pas un monstre. L'amour qu'on leur porte n'est pas en lui même une vertu: c'est une passion qui, comme toutes les autres, est bonne ou mauvaise, suivant qu'on en est le maître ou le valet. On peut même penser qu'il n'est point de passion qui puisse être plus que celle-là féconde pour le bien ou pour le mal.

Julia paraissait magnifiquement douée: mais son naturel ardent et précoce s'était développé, grâce à l'éducation paternelle, comme en pleine forêt vierge, à tort et à travers. C'était une petite personne brune et vive, souple, étanoée, avec de grands yeux bleus, pleins de feu, des cheveux noirs en brossailles et des sourcils d'une arc superbe. Son air habituel était rêveur et hautain: cependant elle dépendait de famille ces apparences majestueuses pour faire la roue sur le tapis. Elle avait des yeux qu'il était impossible de rencontrer sans éprouver un certain trouble. Elle traduisait les jeux d'histoire en petits drames mêlés de discours au peuple, de dialogues, de musique et particulièrement de courses de chasse. Malgré sa mine sérieuse, elle était bouffonne à ses heures, et paradoxalement les gens qui ne lui plaisaient pas.

Elle avait pour son père une prédilection passionnée, bizarrement coulée dans les sentiments de pitié attendrie qu'inspirait à son jeune cœur les traitements de sa mère. Elle la voyait souvent pleurer; elle se jetait alors à ses pieds en peloton, et demeurait là pendant des heures immobiles et muettes, le regardant d'un œil humide et buvant de temps en temps une larme sur sa joue. Elle ne lui demandait jamais pourquoi elle pleurait. Elle avait assez parfaitement compris, comme beaucoup d'enfants, quelques échos des douleurs du foyer. Sans nul doute, sa vive intelligence se rendait compte des torts de son père: mais son père, ce beau cavalier, spirituel, généreux et fou, elle l'adorait, elle était fière d'être sa fille; elle palpitait à son quand il la tenait sur son cœur. Elle ne pouvait ni le juger, ni le blâmer. Cela était un être supérieur. Elle se contentait de plaindre et de consoler de son mieux cette créature douce et charmante qui était sa mère et qui souffrait.

Au milieu de ces scènes de Mme de Trécœur, Julia passait simplement pour une petite peste. Les choses mêlées, comme elle les appelait, qui ornaient les jeudis de sa mère, se contaient l'une à l'autre avec amertume les scènes d'imitation comique dont l'enfant faisait suivre leur entrée et leur sortie. Les hommes la regardaient comme favorisée quand elle n'importait pas un chiffon de sale dans le monde. Tout cela divertissait fort M. de Trécœur. Quand sa fille exécutait avec une douzaine de chaises quelque danse de ces comtesses olympiques qui faisaient tous les pianos du voisinage: — Julia! criait-il, tu ne fais pas assez de bruit! — Assez un vase! — Et elle cassait un vase sur quoi son père l'embrassait avec enthousiasme.

Cette méthode d'éducation prit un caractère plus grave lorsque Julia, ayant atteint dit et devint une fillette. La tendresse de son père se nuança d'une sorte de galanterie. Il la mena avec lui au bois, au théâtre, au spectacle. Elle n'avait pas une fantaisie qui ne prévînt et ne combât. Elle eut à frétre avec moi, sur Alfred, une voiture à son chiffre. Déjà malade et se sentant peut être mortellement atteint, ce malheureux homme accablait cette fille chérie des grâces de sa frêle affection. Il étonnait aussi tous ses goûts par une satiété précoce, comme s'il eût voulu ne lui laisser que le goût du fruit défendu.

Julia le pleura avec des transports furieux, et conserva pour sa mémoire un culte ardent. Elle avait un appartement particulier, qu'elle remplit des portraits de son père et de mille souvenirs intimes autour desquels elle entretenait des fleurs.

Mme de Trécœur, comme la plupart des cousines qui épousent leur cousin, était mariée fort jeune. Elle ne resta veuve vingt huit ans, et sa mère, la baronne de Pers, qui vivait encore, et qui était même des plus vivantes, se tarda pas à lui suggérer discrètement la convenance de un second mariage. Après avoir épuisé les raisons pratiques et fort sensées d'ailleurs qui semblaient lui conseiller de prendre ce parti, la baronne en venait aux raisons sentimentales. — De bonne foi, ma pauvre fille, disait-elle, tu n'as pas eu jusqu'à ta part de bonheur terrestre. Je ne voudrais pas dire du mal de ton mari, puisqu'il est mort; mais entre nous c'était un fier animal.... Mon Dieu! délicieux pour intante, je le l'accorde. — J'y ai été prise moi-même, comme tous les mauvais sujets.... J'aillerais monstrueusement, mon trésor!... Eh bien! certes je ne dirai pas que le mariage soit jamais un état de pure félicité.... néanmoins c'est encore ce qui approche le plus de mieux jusqu'ici pour jouir honnêtement de la vie entre gens comme il faut.... Tu as la fleur de l'âge, tu es fort agréable à voir, fort agréable.... et tu ne perdras rien, par parenthèse, quand tu seras jaunasse: un peu plus tard par derrière, avec un jeuf convenable.... Ma pauvre chatte.... Tiens! voilà ce sont les fleurs.... Enfin que veux-tu? il ne faut pas se faire remarquer.... Bref, je voulais te dire que tu as encore tout ce qu'il faut et même plus qu'il ne faut pour rirer un mari, surtout quand qu'il y est fixé, — ce que j'aime à croire.... Il faudrait d'ailleurs désespérer absolument de la Providence, si elle ne nous réservait pas quelques compensations après toutes nos épreuves. C'est déjà un signe manifeste de sa bonté que tu n'aies repris ton nom pour, ma pauvre mignonne! Entre nous la mère.... Voyons, quand marions-nous cette jolie femme?

Il n'y avait nulle exagération maternelle dans les compliments que la baronne adressait à Clotilde. Tout Paris avait pour elle les yeux de sa mère. Elle n'avait jamais été attrayante, et elle l'avait toujours été infiniment. Sa personne, reposée dans la part de son deuil, avait alors l'éclat d'un beau fruit mûr et frais. Les yeux noirs d'une tendresse tiède, aux paupières bleuâtres, ombrés dans des nattes magnifiques et vivaces, les épaules d'un marbre rose, en grâce spéciale de jeune matrone à la fois belle, aimante et chaste, tout cela, joint à une réputation intacte et soixante mille francs de rente, ne pouvait manquer de susciter des prétendants. Il en surgit aussi effectivement une légion. De raison, l'opinion même qui avait rendu justice à son mari et à elle, la poussaient à des secondes noces. Son ressentiment particulier, quelle qu'en fût la délicatesse exquise, ne semblait pas devoir être un obstacle, car il n'y avait rien que de vrai dans son deuil. Elle avait dédaigné à son mari, elle avait donné des larmes amères à ce triste compagnon de sa jeunesse; mais il était fatigué et mal sain d'affection, et sans jamais s'accuser aux dénonciations posthumes de sa mère contre M. de Trécœur, elle sentait qu'elle n'avait plus d'autre devoir envers lui que la prière.

Il y avait cependant de longs mois qu'elle était veuve, et elle continuait d'opposer aux sollicitations de la baronne une résistance dont celle-ci cherchait vainement la raison mystérieuse. Elle eut un jour l'avoir décoverte. — Avoue la vérité, lui dit-elle; tu as peur de contrarier Julia. Ah! pour ceci, ma fille, ce serait de la folie pure.... Tu ne peux avoir de ce côté aucun scrupule sérieux. Julia sera très riche du bien de son chef, et n'aura aucun besoin de ta fortune. Elle se marierait elle-même dans trois ou quatre ans (je souhaite bien de plaisir à son mari, par parenthèse), et vous ne peut dans quelle jeune position tu te trouveras.... Mais, mon Dieu! sous n'en serions donc jamais fini? — Après le père, voilà la fille maintenant.... Eh! mon Dieu, qu'elle fabrique des chapelles avec les portraits et les épaves de son père tant qu'elle le voudra (ça la regarde; ce n'est pas moi qui lui ferai concurrence, bien certainement); au moins qu'elle nous laisse vivre! Comment, tu ne pourrais pas disposer de toi sans lui demander la permission! Alors, si tu ce son enclavre, ma chère petite, mets-moi à la porte! Je ne saurais rien faire qui lui soit plus agréable, car elle ne peut pas me souffrir, tu le sais! Eh bien! ainsi, je te donne fort, qu'on de que je veux lui faire pour que tu te remaries! Un beau-père, c'est pas une belle-mère, c'est tout à fait différent. Eh! mon Dieu, non beau-père, c'est charmant pour elle.... tous les hommes aiment charmant pour elle.... tu ne comprends pas, ma fille, elle peut être très-heureuse! Enfin, comprends-moi, n'est-ce pas? Tu m'entends?

— Je veux bien, Madame ma mère, dit Clotilde.

— Je veux aussi que tu, ma fille.... Eh bien! voyons, veux-tu que je parle à Julia, que je lui dise que tu ne dois faire aucun sacrifice?

— Ma pauvre chère maman, reprit Clotilde, fais-moi tout pour moi dire!

Elle vint se mettre à genoux devant la baronne.

— Certainement, ma fillette, dis-moi tout.... Je ne me fais pas pleurer, je t'en supplie.... Est-ce très-triste ce que tu as à me dire?

— Pas très-gai.

— Mon Dieu!.... Enfin dis toujours.

— D'abord, ma mère, je veux avoue que je n'éprouverais personnellement aucun scrupule à me remarier....

— Je crois bien.... Comment donc! Il ne manquerait plus que cela!

— Quant à Julia, que j'adore, qui m'aime bien et qui veut aime bien aussi, quoi que vous en dites....

— Persuadée du contraire, dit la baronne. N'importe. Poursuis.

— Quant à Julia, j'ai plus de confiance que vous dans son bon sens et dans son bon cœur.... malgré la tendresse exaltée qu'elle conserve pour son père, je sais bien qu'elle comprendrait, qu'elle approuverait ma détermination, et qu'elle ne m'en aimerait pas moins, surtout si son beau-père ne lui déplaît pas personnellement et sympathique, car vous connaissez la violence de ses sympathies et de ses antipathies....

— Si je le connais! dit amèrement la baronne. Eh bien! il faut lui donner une liste de ces messieurs, à cette chère petite, et elle fera elle-même son choix.

— C'est inutile, ma bonne mère, dit Clotilde. Le choix est fait par la principale intéressée, et je puis certaine qu'il ne saurait pas désagréable à Julia.

— Eh bien! alors, ma mignonne, cela va tout seul.

— Rêve! non. Je vais vous dire une chose qui me coûte de confusion.... Parmi tous les hommes que nous connaissons, il n'y en a qu'un seul qui me plaise, celui, est absent le seul qui n'ait jamais été amoureux de moi.

— Alors, c'est un sauvage! ça ne peut être qu'un sauvage! — Et qui est-ce?

— Je vous l'ai dit, ma pauvre mère, le seul homme qui ne soit pas amoureux de moi....

— Bah! qui ça?.... Ton cousin Pierre!

— Non.... Lucan! s'écria la baronne. Ça devait être! — Et pourquoi des pois? Mon Dieu! ma pâtre petite, que nous avons donc les mêmes goûts toutes deux! Il est charmant, ton Lucan, il est charmant.... Embrasse-moi.... Ne cherche plus, ne cherche plus; voilà notre affaire positivement!

— Mais, ma mère, puisqu'il ne veut pas de moi!

— Bon! il ne veut pas de toi à présent.... Quelle histoire! qu'en sais-tu? Lui as-tu demandé? D'ailleurs c'est impossible, ma chère petite..... vous êtes faite l'un pour l'autre de toute éternité. Il est charmant, distingué, gentilhomme, il fait, riche, spirituel, tout enfin, tout!

— Excepté amoureux, ma mère!

La baronne se mordit les lèvres de rage contre une si forte invraisemblance, Clotilde lui mit sous les yeux une série de faits et de détails de nature à faire disparaître ses illusions. La mère consternée, dut se résigner à cette conviction douloureuse qu'il se trouvait un effet dans le monde un homme d'assez mauvais goût pour n'être pas amoureux de sa fille, et que cet homme était malheureusement M. de Lucan. Elle regagna son hôtel en méditant sur ce mystère inouï, dont elle ne devait pas rester attendre longtemps l'explication.

II

George René de Lucan était intimement lié avec le comte Pierre de Morne, cousin de Clotilde. Tous deux étaient compagnons d'enfance, dejeunesse, de voyage et même de bataille; car, le hasard les ayant conduits aux Etats-Unis quand la guerre civile y éclata, ils avaient trouvé l'occasion bonne pour recevoir le baptême du feu. Leur amitié s'était encore plus solidement trempée dans ces dangers de guerre de course fraternellement bravés de leur jeunesse. Cette amitié avait d'ailleurs depuis longtemps un caractère rare de confiance, de délicatesse et de force. Ils s'estimaient mutuellement très-haut, et ils avaient raison. Ils ne se ressemblaient d'ailleurs sous aucun rapport. Pierre de Morne était d'une grande taille, fort, comme un Scandinave, beau et fort comme un lion, mais comme un lion bon enfant. Lucan était brun, mince, élégant, grave. Il y avait dans son regard, et un peu sur son front, dans son accent froid et doux, dans sa démarche même, une grâce mêlée d'autorité qui imposait et charmait.

Ils n'étaient pas moins dissemblables au point de vue moral: l'un bon vivant, sceptique absolu et railleur, possesseur insouciant d'une danseuse; l'autre troublé malgré son calme extérieur, romanesque, passionné, tourmenté d'amour et de théologie. Pierre de Morne, à son retour d'Amérique, avait présenté Lucan chez sa cousine Clotilde, et dès ce moment il y eut du nouveau dans la pointe tranquille de leur bateau. Ils se mirent à ramer avec ensemble, et parfaitement d'accord: une profonde estime pour Clotilde et une profonde antipathie pour son mari. Il appréciaient chacun à sa manière le caractère et la conduite de M. de Trécœur. Pour le comte Pierre, Trécœur était simplement un être malfaisant; pour M. de Lucan, c'était un criminel. — Pourquoi criminel? disait Pierre. Est-ce sa faute s'il est né avec tous les défauts de l'enfer dans les moelles? Je conviens que je lui casserais volontiers la tête, quand je vois les yeux rouges de Clotilde; mais je n'y mettrais pas plus de colère que si j'écrasais un serpent. Puisque c'est sa nature, c'est bonne!

— Vous jugez mal, mon horreur, reprenait Lucan. Cet petit système-là supprime simplement le mérite, la volonté, la liberté. — le monde moral en nun mot.... Si nous ne commençons pas maîtres de nos passions, du moins dans une large mesure, et si ceux pour nos passions qui nous maîtrisent fatalement, si ni bonnes et nécessaires sont bon ou mauvais, honnête ou fripon, traître ou loyal, au gré de ses instincts, dites-moi donc un peu, je vous prie, pourquoi vous m'honorez de votre estime de votre amitié? Je n'y ai pas plus de droits que le premier venu, que Trécœur lui-même.

— Tu m'ennuies, mon cher, répondait Pierre, dans l'ordre moral, je vous préfère à Trécœur. Vous êtes du plus beau rose à un charbon;